

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE POUR LE XXI^e SIÈCLE: «ENCOR EST VIVE LA SOURIS»

Bruno Roy
Université de Montréal

RESUMEN

La actividad investigadora en literatura medieval viene condicionada desde los años sesenta por la utilización de las nuevas tecnologías. Pasando revista a los distintos enfoques con los que la filología y la historia literaria se han aplicado, a lo largo del siglo xx, al estudio de las obras medievales, el autor llega a la conclusión de que se ha producido un grave desequilibrio entre ambas disciplinas. Felizmente, esta situación se ha invertido, lo que ha permitido la revalorización de los grandes poetas, así como de buena parte de la creación dramática y narrativa, y de la actividad traductora llevada a cabo en los siglos xiv y xv. El autor concluye que se hace necesario un conocimiento global de lo medieval, abogando por un acercamiento a los textos medievales desde la *indisciplinarietà*, para lo cual las nuevas tecnologías se revelan como útiles indispensables.

PALABRAS CLAVE: Literatura medieval francesa, historia literaria, TICS, traducción.

ABSTRACT

Research on medieval literature has been conditioned by the use of new technologies, especially since the sixties. When comparing the diversity of perspectives from which philology and literary history have been dealt with throughout the twentieth century, a profound lack of balance is spotted between these two disciplines. Notwithstanding this, today the situation seems to have followed the opposite direction, and this accounts for the rediscovery of great poets, of a part of the dramatic and narrative production as well as of the translation activity carried out in the fourteenth and fifteenth centuries. The author calls for a global knowledge of that which is medieval, asking for an approach to medieval texts which departs from the notion of *indisciplinarietà*. New technologies reveal themselves as invaluable tools in this process.

KEY WORDS: Medieval French literature, literary history, TICS, translation.

Depuis que j'étudie la littérature médiévale, j'ai de plus en plus conscience que nous sommes maintenant entrés dans l'ère d'une profonde mutation culturelle. L'aspect le plus visible de cette mutation se manifeste dans les nouveaux instruments de travail dont nous nous entourons, comme ces écrans qui trônent sur nos bureaux et nos tables de travail. Déjà, à partir des années 1960, notre approche physique des



documents avait été modifiée par l'arrivée de la photocopie et de la télécopie. Durant les années 1970, le mouvement s'est accéléré avec l'entrée en scène de trois outils révolutionnaires: l'ordinateur, le traitement de texte et l'internet. Cette mutation est comparable à celle qui s'était imposée au détour des années 1450, quand Gutenberg réalisa les trois inventions qui devaient transformer la culture: la presse à imprimer, l'encre épaisse et les caractères de métal.

On pourrait objecter que tous ces changements ne relèvent que de la culture matérielle. Mais ce serait une erreur, car ils sont plutôt l'amorce d'une révolution qui va aller en s'amplifiant. La tâche qui s'impose à nous de la façon la plus urgente, c'est celle de nous adapter à ce nouvel environnement et donc de modifier en profondeur nos modes de pensée et d'étude. Grâce à l'informatisation des bibliothèques et à la numérisation des documents, tous les livres, ou presque, nous sont devenus accessibles. Plus besoin de passer des heures interminables dans les salles de consultation à la recherche de ces livres que les catalogues d'antiquaires qualifiaient de «très-rares et très-curieux»; ils nous sont accessibles sur écran grâce à des centaines de banques de données. S'agit-il de dictionnaires en plusieurs volumes, d'énormes collections de documents, du *Godefroy*, du *Du Cange*, de la *Patrologie latine*, de tous les *thesaurus* imaginables? Ils sont ou seront bientôt à portée d'un clic de souris!

Ceux qui auront la meilleure chance de profiter de ces précieux acquis, en ce début du *xxi*^e siècle, ce sont évidemment les jeunes chercheurs. Quant aux anciens, dont je suis, il peuvent toujours se rendre utiles en réfléchissant sur les changements qu'ils ont vécus depuis le début de leur carrière, et en cherchant à entrevoir ce qui se passera à l'avenir.

Ma formation de base en médiévisme n'a pas été littéraire, mais philosophique. Quand je me suis orienté vers la littérature médiévale, j'ai été étonné de constater à quel point les études en ce domaine étaient teintées de psychologisme. Dans cette perspective il suffisait, pour comprendre et interpréter une œuvre ancienne, de la lire à la lumière de la biographie de son auteur. Auparavant, je n'aurais jamais imaginé, par exemple, que Platon ait inventé sa célèbre allégorie à la suite d'un séjour dans une caverne, ou qu'Henri Bergson, auteur de *l'Essai sur la signification du comique*, ait été un humoriste. Par contre, cette idéologie était omniprésente dans les manuels de littérature. Les Lagarde et Michard déclaraient sans sourciller que si le premier *Roman de la Rose*, celui de Guillaume de Lorris (dont personne ne sait strictement rien), était demeuré inachevé, c'était parce que Guillaume était mort «très prématurément» (avait-il même eu le temps d'apprendre à écrire?...). Du côté de la littérature latine, même procédé. Le *De amore* d'Andreas Capellanus, par exemple, dont la première partie est favorable à l'amour et dont la seconde est monstrueusement antiféministe, était, supposait-on, l'œuvre d'un auteur qui avait d'abord été amoureux et qui avait perdu ensuite ses illusions, d'où son réflexe d'attrait/répulsion envers la femme. En somme, les critiques se comportaient exactement comme les auteurs médiévaux des *razos* et des *vidas*, qui reconstituaient la biographie des troubadours à partir de leurs chansons!

Ce fut ensuite le déferlement des théories nouvelles issues du structuralisme. Selon cette approche, il n'était plus nécessaire de connaître l'histoire pour comprendre les œuvres littéraires, il suffisait de formuler en schémas abstraits leurs rapports

structuraux. N'étant pas moi-même attiré vers la spéculation, j'ai réussi à traverser cette période sans inventer le moindre néologisme. D'autres théoriciens ont avancé des théories déroutantes, comme D.W. Robertson Jr. qui prétendait que, puisque les auteurs médiévaux étaient chrétiens, les histoires d'amour qu'ils inventaient étaient en réalité des histoires de *charité*. Grâce aux «robertsoniens», les Pères de l'Église n'ont jamais bénéficié d'une aussi généreuse cote d'écoute! Plus près de nous, des critiques derridiens ou lacaniens comme les Dragonetti, Méla ou Leupin pensent qu'un texte littéraire ne renvoie qu'à lui-même, et non à ce qu'il raconte. Dans cette perspective, les lais de Marie de France ne sont pas autre chose qu'une «méditation sur l'écriture», et un roman comme la *Première continuation de Perceval* doit être interprété comme «la dramatisation du procès d'écriture».

En citant ces exemples extrêmes, je ne prétends pas que l'histoire littéraire soit maintenant parvenue à un point mort, et je ne dirais pas non plus que ces efforts spéculatifs ont été inutiles. Mais en réalité, il y a un facteur qui a influencé de façon beaucoup plus pernicieuse notre perception de la littérature médiévale : je veux parler du déséquilibre entre l'histoire littéraire et la philologie. À partir du XIX^e siècle, cette dernière discipline s'était peu à peu érigée en monopole, au point de reléguer à l'arrière-plan la lecture proprement littéraire des textes. Chaque œuvre fournissait alors un prétexte pour réécrire la grammaire de l'ancien français. Quant à l'analyse de l'œuvre elle-même, elle se réduisait à un résumé aussi bref que possible, tout juste le minimum requis pour qu'on ne la confonde pas avec une autre.

Ce déséquilibre entre la littérature et la philologie a entraîné une déformation dans notre appréciation des périodes de la création littéraire au Moyen Âge. Les philologues se sont intéressés en priorité aux états les plus anciens de la langue et ils ont eu tendance à négliger des phénomènes linguistiques plus tardifs. En d'autres termes, la période «classique» était celle de l'ancien français, alors que celle du moyen français était une période de médiocrité. Pour vérifier ce fait, il suffit de comparer la table des matières de deux manuels, l'un publié en 1957 et l'autre en 1983. Le premier, de Louis Koukenheim et Henri Roussel, présentait le XII^e siècle comme le siècle des innovations et le XIII^e comme le siècle classique, mais il qualifiait le XIV^e siècle de «siècle d'infortune et de décadence». Par contre, dans le manuel le plus récent, Daniel Poirion a radicalement inversé le processus. La troisième partie s'y intitule bravement «Le renouvellement de la littérature aux XIV^e et XV^e siècles». De la même façon que Poirion a revalorisé les poètes de la fin du Moyen Âge, Paul Zumthor a brillamment réhabilité les «grands rhétoriciens» si injustement malmenés par Henri Guy en 1910.

Ce renversement des perspectives en faveur du Moyen Âge finissant a eu d'heureuses conséquences. Il se répercute maintenant dans plusieurs secteurs des études littéraires, qui jouissent maintenant d'un espace plus équitable. Je pense d'abord à cet état de la langue française que nous appelons (pour combien de temps encore?) le «moyen français». Nous disposons de nombreux instruments de travail qui nous permettent de l'appréhender dans ce qu'il a de spécifique, grâce entre autres aux travaux de Christiane Marchello-Nizia et de Giuseppe Di Stefano.

Parmi les domaines maintenant revalorisés, il faut citer une certaine catégorie d'œuvres, comme les textes narratifs dérimés, c'est-à-dire transposés du vers à



la prose. Bien qu'ils aient connu une grande popularité à la fin du Moyen Âge, un seul critique moderne, Georges Doutrepont, avait attiré l'attention sur cet important corpus littéraire. Soixante-dix ans plus tard, force est de constater que la situation a peu évolué, mais on sent qu'elle est sur le point de changer. Maria Colombo Timelli, l'éditrice du *Conte d'Érec* en prose, a dressé récemment une liste de vingt-cinq de ces romans qui sont encore inédits ou en attente d'une nouvelle édition.

Un domaine qui a beaucoup souffert du mépris des critiques, c'est celui des textes traduits du latin au français. On les avait négligés sous prétexte qu'ils n'apportaient rien de nouveau, ni à la langue ni à la connaissance de leurs modèles, puisque ces modèles étaient déjà accessibles dans leur langue d'origine. Pour justifier cette attitude, on prétendait que les intellectuels médiévaux n'avaient pas la compétence requise pour traduire correctement les textes antiques. J'ai dû moi-même surmonter ce mépris pour m'intéresser à une traduction inédite de l'*Ars amatoria* d'Ovide. Gaston Paris avait autrefois «excommunié» cet *Art d'amours* en déclarant qu'il «joignait à une traduction absurde un commentaire plus absurde encore». Une fois mon édition terminée, une maison d'édition hollandaise a pris le risque de la publier malgré l'anathème du «pape» des études romanes. Cet «art d'aimer» s'est ensuite frayé un chemin jusqu'à ce qu'il soit réhabilité par Alastair Minnis et Michèle Gally, qui ont su le situer à sa vraie place dans l'histoire de la littérature courtoise.

On pourrait dire que la période de l'indifférence envers les œuvres traduites du latin au français est désormais terminée. Dans une thèse soutenue récemment sous le titre *La mise en scène de la vulgarisation*, Caroline Boucher a montré que les traductions médiévales obéissaient à des règles précises qui étaient loin d'être naïves ou absurdes. Quand cette thèse sera publiée, on assistera sans doute à un renouveau d'intérêt pour ce secteur important de la littérature française médiévale.

Le renouveau des études sur le moyen français a aussi largement profité au domaine du théâtre. Longtemps sous-estimé, le genre théâtral des moralités connaît enfin un regain d'intérêt. On annonce aux Classiques Garnier l'édition du corpus des moralités françaises en dix-huit volumes. De son côté, André Tissier a rendu les plus grands services au genre de la farce en éditant en treize volumes une grande partie de ce répertoire. Nous comprenons mieux maintenant pourquoi les anciens historiens du théâtre montraient si peu d'intérêt pour ces pièces : non seulement méprisaient-ils la langue «orale» parlée en scène, mais ils entretenaient une perception erronée des conventions théâtrales du Moyen Âge. Leur ignorance de la mise en scène s'appliquait aussi au répertoire théâtral en latin. Ils pensaient par exemple que les pièces de Hrotsvitha de Gandersheim (x^e siècle) et les comédies élégiaques latines (xii^e siècle) n'étaient que des exercices de composition en latin imposés aux écoliers. Et pourquoi, selon eux, étaient-elles impropres à la scène? Parce que les échanges dialogués y incluaient occasionnellement une description de l'action dramatique. Ce préjugé qui remonte au xix^e siècle a été combattu récemment par Mario Longtin dans un article au titre significatif : «La parole doublant l'action: maladresse ou choix esthétique?».

C'est ici que les nouveaux outils dont nous disposons vont se révéler de plus en plus utiles pour briser les frontières qui emprisonnent nos disciplines d'étude et de recherche. Durant les années 1970, nous avons beaucoup parlé d'interdiscipli-

narité et de multidisciplinarité, mais nous nous sommes arrêtés à mi-chemin dans l'application de ces belles notions. Je pense que l'approche qui conviendrait le mieux désormais, ce serait l'*indisciplinarité*. Nous devrions développer, pour employer la terminologie des médiévaux, des compétences *in utroque*. Pour eux, c'était une combinaison du droit civil et du droit canonique; pour nous, l'*utroque*, ce pourrait être : poésie et musicologie, musique et mathématiques, médecine et philosophie, littérature et codicologie.

À ce propos, il faut évoquer un tournant majeur qui s'est opéré dans les études historiques depuis les années 1920. Sous l'impulsion des médiévistes Lucien Febvre et Marc Bloch, une nouvelle façon de concevoir l'histoire est apparue. Leur notion-clé était celle d'*histoire des mentalités*. Ces pionniers ont voulu briser le monopole de l'histoire événementielle, analogue à celui de la philologie par rapport à la littérature. À leur suite, les historiens de l'école des *Annales* ont mis à l'arrière-plan l'enchaînement des événements politiques pour se concentrer sur des réalités anonymes, mesurables uniquement en termes de longue durée et ne donnant lieu à aucun événement historique précis. C'est ainsi qu'ils ont réussi à recentrer l'attention sur les comportements, les habitudes et les sentiments des gens du passé. Ils ont produit pendant une quarantaine d'années une quantité remarquable d'études fascinantes sur le temps, le climat, la fête, la peur, la mort, l'imaginaire, la sexualité, les goûts alimentaires, l'hygiène corporelle, les gestes, etc.

Cette «nouvelle histoire» a eu d'importantes répercussions sur notre perception de la littérature médiévale. De nouveaux sujets d'études littéraires sont apparus. On s'est intéressé à la littérature orale, aux écrits didactiques, aux jeux, au folklore avec Madeleine Jeay, à la transgression érotique chez les troubadours avec Pierre Bec, aux diverses formes de l'humour médiéval. On a revalorisé les femmes écrivains comme Christine de Pizan, Hildegarde de Bingen et Marguerite Porete.

Tous ces sujets sont prometteurs pour l'avenir pour la simple raison qu'ils élargissent le cercle trop restreint du texte écrit pour faire appel simultanément à plusieurs disciplines. Telle est la voie qui s'impose dans nos études médiévales pour l'avenir. Il faudrait que nous connaissions encore mieux les médiévaux dans leur contexte global: leur sensibilité, leurs représentations, leurs croyances, leurs valeurs culturelles. Nos études littéraires devraient inclure des notions d'histoire sociale, d'anthropologie historique, d'iconographie, de théologie, de droit. Nous découvririons alors avec plaisir de nouvelles *merveilles* qui nous inciteraient à pousser encore plus loin nos recherches. Je dis «merveilles» au sens où l'entendait Jean Molinet dans sa *Recollection des merveilles advenues* (1496):

J'ay veu, comme il me semble,
Un fort homme d'honneur
Luy seul chanter ensemble
Et dessus et teneur.

Molinet emploie les termes de la polyphonie de son temps pour décrire ce qu'il a entendu: il croyait entendre un *organum à vocalises*, dans lequel on a au registre grave une suite de longues notes (la *teneur*) et à la voix supérieure une broderie de



vocalises (le *dessus*). Ce qui l'émerveilla, ce fut d'entendre les deux voix chantées simultanément par un seul homme. Or, depuis quelques années, les musicologues nous ont fait connaître la prouesse vocale décrite par Molinet. Il s'agit d'une technique pratiquée en Mongolie sous le nom de *khmiilokh* ou *kheumi*. Je ne prétends pas que le chanteur entendu par Molinet ait été un barde mongol. Mais ce n'est quand même pas moi qui ai inventé la rumeur absurde selon laquelle un Européen du nom de Marco Polo aurait, paraît-il, passé seize ans de sa vie en Mongolie...

Le lecteur aura noté que je me suis abstenu, dans la présente étude, de donner la moindre indication bibliographique précise. C'était pour insister sur l'importance de la mutation culturelle que nous vivons. Pourquoi, en effet, encombrer nos propos avec des centaines de références, si chacun peut les retracer en utilisant les différents moteurs de recherche et les innombrables banques de données? Comme je l'ai signalé au début, tout est maintenant à portée d'un clic de souris. C'est pourquoi je conclurai en citant un vers d'un poète du «malheureux» xv^e siècle. Ce vers écrit par Charles d'Orléans au retour de sa longue captivité pourrait servir de devise aux jeunes chercheurs de notre xxi^e siècle : «Encor est vive la souris»...

